

Cléo Chassonnery-Zaïgouche

## **Kalle Lasn et Adbusters, Meme wars, the creative destruction of neoclassical economics, Penguin, 400 pages, 2012.**

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Cléo Chassonnery-Zaïgouche, « Kalle Lasn et Adbusters, Meme wars, the creative destruction of neoclassical economics, Penguin, 400 pages, 2012. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 4, n°2 | Juillet 2013, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 22 février 2016. URL : <http://developpementdurable.revues.org/9850>

Éditeur : Réseau « Développement durable et territoires fragiles »

<http://developpementdurable.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

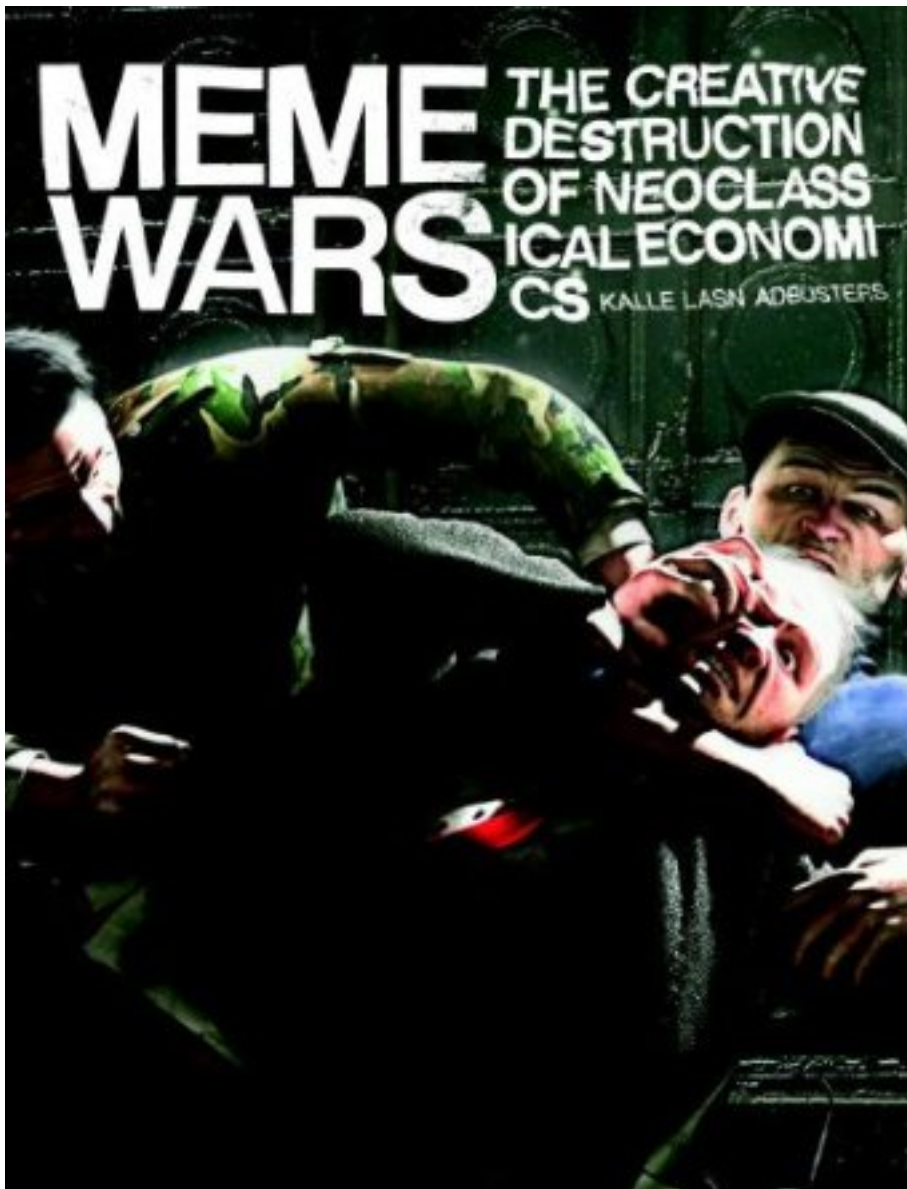
<http://developpementdurable.revues.org/9850>

Document généré automatiquement le 22 février 2016.

© Développement durable et territoires

Cléo Chassonnery-Zaïgouche

## Kalle Lasn et Adbusters, Meme wars, the creative destruction of neoclassical economics, Penguin, 400 pages, 2012.



- 1 L'ouvrage de Kalle Lasn et *Adbusters*<sup>1</sup> est un mélange stimulant d'images, de témoignages et de textes théoriques visant à remettre en cause le monolithisme de la théorie économique. L'ouvrage, structuré en dix parties et un épilogue<sup>2</sup>, est composé de multiples contributions qui ne sont pas directement articulées les unes aux autres. Nous avons choisi de les présenter en trois thèmes : la question de la régulation de la finance et le problème de la dette ; la prise en compte de l'environnement et de la crise écologique ; enfin, la réforme de l'économie comme discipline.
- 2 Les premiers textes se concentrent sur la crise de 2008 et sur la manière dont elle a été analysée par la discipline économique. Le texte de Michael Hudson dénonce ainsi le tabou lié aux politiques d'austérité, contrecoup de la crise sur les dettes publiques. Il existe des alternatives, l'annulation de la dette et le contrôle des marchés financiers en sont des exemples. Il rappelle que cette question est éminemment politique. L'autorisation du prêt à intérêt et son large

développement au XIV<sup>ème</sup> siècle sont dus en grande partie à la nécessité pour les souverains de lever des fonds pour financer des campagnes militaires. De manière plus générale, Manfred Max-Neef revient sur l'idée que la notion de dette repose sur une abstraction, liée au système monétaire ; son montant peut s'étendre à l'infini, contrairement à la richesse matérielle. Il existe ainsi des limites physiques à la croissance économique, qu'un système monétaire ne peut refléter. Pour Ted Trainer, la croissance est constitutive de notre société et changer celle-ci nécessite un changement culturel important, qui consiste à trouver d'autres motivations que l'intérêt personnel (comme le bien commun) tout en garantissant l'innovation et la prise de risque. Au-delà de ce changement culturel, la solution à la crise actuelle passe par la régulation de la finance (Peter Stalker) : contrôler les produits dérivés dont les plus « toxiques » (*i.e.* utiles seulement à la spéculation) doivent disparaître, taxer les transactions financières, imposer de nouveaux contrats aux *traders* qui intègrent une notion de conséquences de long-terme, fermer les paradis fiscaux. Dans un autre registre, Tarek El Diwany évoque sa conversion à l'économie islamique après une brillante carrière en finance internationale : la condamnation de l'usure par la religion musulmane et le rôle des « financiers » dans le monde musulman sont le point de départ d'une éthique de la finance fondée sur le fait de lier les intérêts des clients et ceux des banquiers. Une des originalités de l'ouvrage est constituée par les références religieuses et spirituelles qui le parcourent. Qu'il s'agisse de Martin Luther ou de références à « l'économie bouddhiste » ou « islamique », l'idée fondamentale que l'économie ne doit pas se séparer d'une éthique voire d'une morale est rattachée à la foi religieuse par plusieurs auteurs (Herman Daly, Tarek El Diwany, Joel Daniel Myers) mais également à des changements d'ordre culturel.

3 Le changement de mentalité concerne également l'environnement. Brian Davey propose d'utiliser la notion de « vie bonne » (*Buen Vivir*), concept emprunté aux communautés indigènes sud-américaines, qui permet d'intégrer la nature (*Pachamama*) dans l'organisation de l'économie, autrement que comme ressource, essentiellement à travers un droit accordé à celle-ci. Selon Bill Rees, l'initiateur du concept d'empreinte écologique, les biais cognitifs individuels font perdurer des mythes sociaux qui empêchent l'action contre les dégradations environnementales. Par exemple, l'existence de voitures hybrides ou d'immeubles « verts » font perdurer l'idée que la consommation est la solution à la crise écologique ou encore l'idée que les gains de productivité et les innovations vont permettre de réduire la consommation. Il revient ainsi sur ce qu'il nomme le « paradoxe de Jevons », selon lequel davantage d'efficacité entraîne davantage de consommation, et non moins. Essentiellement parce que de nouveaux besoins apparaissent (*i.e.* l'effet rebond). Selon lui, la solution est à chercher du côté des neurosciences : d'abord pour essayer de comprendre pourquoi il est si difficile pour l'humanité de penser en tant qu'espèce ; et ensuite organiser la « pression sociale » nécessaire pour modifier l'adhésion à ces mythes. Rees propose d'agir sur le même modèle que les campagnes anti-tabac menées (avec succès) aux États-Unis. Le livre est largement orienté vers l'avènement d'une « bio-économie », comme nouvelle science fondée sur les notions de « capital naturel » et de « services rendus par la nature ». Robert Costanza a ainsi listé dix-sept écosystèmes qui rendent des services directement utiles et dont les coûts, s'ils étaient comptabilisés, changeraient radicalement le système des prix – il prend l'exemple de la pollinisation effectuée par les abeilles. Le rôle de l'économiste est donc de calculer le prix réel des biens et services (*true cost*), incluant ainsi les externalités. La formalisation d'un prix « écologiquement vrai » peut avoir des conséquences extrêmement fortes : faire baisser les prix des produits locaux et durables.

4 Calculer ces nouveaux prix entraîne une remise en cause de l'économie telle qu'elle se pratique dans les départements d'économie. Le diagnostic concernant la discipline que dressent les auteurs est frappant. Cette « science » est devenue un « club », selon les termes de Joseph Stiglitz, dont il est coûteux, en tant qu'économiste, de ne pas faire partie. L'idée de base défendue par ce « club », la fameuse main invisible d'Adam Smith, est démentie chaque jour – la défense des intérêts privés ne mène pas au bien-être général – mais elle reste le guide de nombreuses investigations et politiques publiques. Parce qu'hégémonique, ce « club » a développé des stratégies de résistance, comme le souligne Lourdes Benería, qui consistent

principalement à enfermer les théories alternatives dans le « non-scientifique » (l'auteur donne l'exemple de la « nouvelle économie de la famille » et des courants féministes). Des alternatives (formelles) existent pourtant. Alan Wolfe développe l'exemple de l'économie comportementale. Kahneman et Tversky ont contesté les principaux axiomes néoclassiques dès les années 1980, en utilisant une série d'expériences sur la prise de décision. La plupart des décisions individuelles sont influencées par des biais (liés à des erreurs, des mauvaises informations, ou à des effets de cadres – *framing effects*) plus qu'elles ne suivent le principe de rationalité standard. Dans cette littérature (Richard H. Thaler, Carl D. Levitt), le concept de rationalité n'est pas remplacé mais perfectionné. De cette perspective émerge une nouvelle forme d'intervention politique, le « paternalisme libertarien ». Il s'agit désormais de construire des micro-incitations (ou *nudges*) pour « dé-biaiser » les individus ou leur faire adopter la norme de comportements visée par la politique publique. Dans un autre registre, George Akerlof développe l'idée que les normes et la motivation qui guident l'action humaine sont absentes de la plupart des modèles. Selon lui, les économistes doivent développer des théories plus sensibles et plus pragmatiques et en se libérant du « principe de parcimonie », qui a conduit à l'élaboration de modèles trop formels et peu descriptifs. La simplicité des modèles formels, où aucune émotion n'est prise en compte dans les décisions des individus, coïncide avec le manque de pluralisme dans la discipline. Le texte de Julie Matthaei éclaire à ce propos la difficulté d'enseigner une « autre économie » dans le contexte américain. Au-delà des luttes institutionnelles, le champ pousse les auteurs « hétérodoxes » à concentrer leur énergie sur la critique de la théorie néoclassique. La nécessité de dépasser cette réaction est centrale dans son témoignage, mais la première contrainte qui pèse sur les pensées alternatives, c'est d'abord leur survie au sein des départements d'économie. Cette question de la survie institutionnelle est examinée par Steve Keen qui propose une réflexion sur l'évolution des paradigmes en économie : c'est par la pression des étudiants, mais également par celle du monde de l'entreprise, que les économistes seront amenés à revoir leurs modèles. Dans cette perspective, la microéconomie standard doit être remplacée par un ensemble d'économie comportementale, de théorie des réseaux et de modèles multi-agents. L'idée commune à ces théories est de modéliser les effets émergents, *i.e.* les effets qui ne peuvent se déduire de la somme des effets individuels ou de l'analyse du comportement d'un individu « représentatif ». Les économistes doivent abandonner leur obsession pour la notion d'équilibre et pratiquer davantage de mathématiques liées à l'ingénierie. Le programme de recherche qu'esquisse Steve Keen est essentiellement de faire de l'économie une science évolutionniste – l'économie étant davantage que la science des interactions d'individus qui maximisent leur utilité –, une science « monétaire » qui place la dette au centre de l'analyse, et enfin, une science empirique – par contraste avec le « faux empirisme de l'économétrie », il s'agit de construire des données à partir de l'histoire économique des phénomènes et des enquêtes de terrain.

- 5 Une grande partie de l'ouvrage (la VII<sup>ème</sup> partie intitulée « *Meme<sup>3</sup> Wars on Campus* ») revient sur les mouvements étudiants qui ont contesté cette hégémonie de la théorie néoclassique – du mouvement « Post-autisme » parisien du début des années 2000 à la marche de Harvard contre le cours professé par Mankiw, en passant par les protestations de Cambridge et Sydney. L'analyse par Gilles Raveaud du manuel de Mankiw (et de son cours très prisé à Harvard) est, à ce titre, très instructive : l'économie y est présentée comme une science consensuelle dans laquelle une seule opinion prévaut. La plupart de ces mouvements étudiants ne demandaient pas autre chose qu'une ouverture de la discipline aux autres paradigmes et à sa propre histoire. La question de l'idéologie derrière la science et de l'engagement politique traverse toute cette partie : si l'économie n'est pas une science exacte, ce sont les controverses qui doivent être enseignées, pas simplement la théorie dominante (David Orrell).
- 6 L'ouvrage se poursuit par une évocation des « pionniers » de ce renouveau à venir de la discipline. Si Keynes est évoqué, ce sont surtout les précurseurs de l'économie écologique qui sont présentés (Frederick Soddy, Nicholas Georgescu-Roegen, Howard Odum, Herman Daly). Les deux lois de thermodynamique sont au centre de leur commune remise en cause de la notion de croissance économique. Il n'est pas possible, compte tenu des limites physiques de la planète, de créer indéfiniment de la richesse. Howard Odum est l'un des premiers à

avoir mis en évidence l'idée que la consommation de certaines énergies ne rend pas visible notre dépendance à ces ressources rares, ni les déchets qu'elle entraîne. Dans une même perspective, Kenneth Boulding propose de passer d'une « économie de cowboy » (conquête de la nature) à une économie de « vaisseau spatial » (gestion des ressources rares dans un environnement fini). Pour ce faire, un changement d'échelle est nécessaire. C'est ce que théorise Ernst F. Schumacher à travers son slogan « *Small is beautiful* », inspiré par ce qu'il nomme « l'économie bouddhiste ». Herman Daly, quant à lui, propose une nouvelle approche en économie centrée autour de l'étude des états stationnaires (*Steady-state economics*).

7 Enfin, l'ouvrage se termine par un appel à une « nouvelle esthétique », déclinée en nouveaux récits permettant de redonner du sens à la recherche de la « vie bonne ». Cette nouvelle esthétique est résolument évolutionniste et tournée vers un imaginaire biologique.

8 Du point de vue analytique, mis à part les quelques références faites à la psychologie, l'ouvrage fait peu de références aux autres sciences sociales et humanités (sociologie, anthropologie, histoire). En effet, l'ensemble est largement tourné vers ce que Berg et Gigerenzer appellent le « nouveau *mainstream* », à savoir l'économie comportementale et la bio-économie<sup>4</sup>. Nicholas Georgescu-Roegen l'évoquait déjà clairement, en paraphrasant Alfred Marshall : « *la biologie, non plus la mécanique, est notre Mecque* ». D'un point de vue institutionnel, l'analyse de la domination de la théorie néoclassique se fonde principalement sur les mouvements étudiants visant l'enseignement et ne s'intéresse pas au fonctionnement de la recherche – *i.e.* le rôle des classements bibliométriques dans les carrières des chercheurs et dans les stratégies de recrutement. L'ouvrage reste néanmoins extrêmement novateur, tant dans le fond que pour sa forme, par l'étendue des idées agitées et la manière originale de les présenter.

---

## Notes

1 *Adbusters* est à la fois un magazine et une fondation créée en 1989 dont le but est l'innovation dans le domaine de l'activisme. Elle s'est surtout illustrée dans la dénonciation de la publicité, du marketing et du capitalisme. Le magazine *Adbusters* est traduit et publié en français sous le nom *Casseur de pub*.

2 1. *Battle for the soul of economics*, 2. *Paradigm lost*, 3. *The logic freaks*, 4. *Meet the mavericks*, 5. *Bionomics*, 6. *Psychonomics*, 7. *Meme warfare on the campus*, 8. *The early pionniers*, 9.2017, 10. *A new aesthetic*.

3 Le terme a été créé par Richard Dawkins (*Le Gène égoïste*, 1976) et est une contraction de gène et *mimesis* (du grec, « imitation »). Un mème est « un élément d'une culture (prise ici au sens de civilisation) pouvant être considéré comme transmis par des moyens non génétiques, en particulier par l'imitation » (Oxford English Dictionary).

4 Berg, N. and G. Gigerenzer (2010). "As-If Behavioral Economics: Neoclassical Economics In Disguise." *History of Economic Ideas*, 18(1): 133-165.

---

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Cléo Chassonnery-Zaïgouche, « Kalle Lasn et Adbusters, Meme wars, the creative destruction of neoclassical economics, Penguin, 400 pages, 2012. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 4, n°2 | Juillet 2013, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 22 février 2016. URL : <http://developpementdurable.revues.org/9850>

---

## À propos de l'auteur

### Cléo Chassonnery-Zaïgouche

Cléo Chassonnery-Zaïgouche est doctorante en économie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et mène ses recherches au sein du Centre d'économie de la Sorbonne (axe Institutions, programme épistémologie). Ses travaux portent principalement sur l'histoire et la méthodologie des théories économiques de la discrimination.

***Droits d'auteur***

© Développement durable et territoires

---